

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal: 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur

Les manuscrits ne sont pas rendus. Le téléphone national «La Coopérative» n° 212.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

	Montr.	Campa
Un mois.....	1.00	1.20
Trois.....	3.00	3.50
Six.....	5.50	6.50
Un an.....	10.00	12.50
Numéro du jour.....	0.00	
ancien.....	0.10	

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

REDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

Miel et cire

Tous les ministres—soit dit sans offenser le décret que vous savez—n'ont pas pour la presse le superbe dédain qu'affecte, dit-on, M. Miguel Herrera, et dont pâtit en réalité, assure-t-on, un autre grand personnage. Si quelques-uns la maudissent parfois, c'est qu'il est plus difficile de la séduire que de l'injurier. Les habiles la flattent. Oyez plutôt ce passage d'un discours prononcé naguère par M. Léon Bourgeois, alors président du conseil.

«Je dirais volontiers de la presse parisienne et de la presse française en général qu'elle me rappelle notre France elle-même, que la France est un pays charmant entre tous et dont la grandeur tient peut-être à ceci, qu'elle est composée de races très différentes de sang plus ou moins pâles, mais admirablement fondus dans une pâte harmonieuse et qu'il résulte de ces différences d'origine et de tempérament, un je ne sais quoi de merveilleusement complet que l'Antiquité aurait appelé du métal de Corinthe et que nous appelons tout simplement de l'esprit français.

Lorsque dans cette France, il s'agit de l'idée de patrie ou de quelque idée générale, on ne se rappelle plus si on est Breton bretonnant, royaliste et croyant ou si l'on est Provençal et ardent, négateur effréné, enthousiaste, comme ils l'ont été, m'a-t-on dit, quel-quefois dans ces derniers temps. (Rires et applaudissements). On ne se rappelle plus de tout cela. Il en est de même quand il s'agit de bien à faire. Il n'y a plus alors qu'une voix et qu'un cœur sur tout le territoire français.

J'en dirai autant de la presse française, et celui qui a l'honneur de représenter le gouvernement de la France est heureux de reconnaître parmi nous l'image toujours exacte du vrai Français, doué de toutes les qualités du vrai patriote.»

Un de nos amis, qui n'a plus toutes ses dents mais qui conserve encore assez d'illusions pour en faire une pyramide plus haute que celle de Chéops, se scandalisait hier, dans un groupe d'aimables dames, de la versatilité d'un ancien pontife des bonnes doctrines, aujourd'hui transformé en champion de... la morale de l'Intérêt.

Ces variations n'ont pas le droit de nous surprendre. Les meilleurs n'y ont pas toujours échappé. Sous Louis-Philippe, Victor Hugo qualifiait d'«excroissance malade» la patrie que, d'ailleurs, il sollicitait, et lui, qui devait être sénateur, sous la troisième République, il écrivait sous la seconde: «Défense de déposer des Sénats le long des Constitutions».

On peut bien, après cela, être indulgent pour ceux qu'un bandeau de 450 piastres mensuelles laissent impuissants à discerner les microbes du mandat dont ils se prévalent.

Un autre de nos amis, qui nous est particulièrement cher celui-là et dont nous prions fort le caractère et le jugement s'est inquiété, l'autre jour, de quelques réflexions par nous lancées dans le piano d'un certain Trémolo qui, après nous avoir étourdi jadis de

ses apothéoses du vénérable don Thomas Gomensoro, estimait aujourd'hui qu'il n'y a plus qu'à le reléguer—et par faveur grande encore—au musée des antiques.

Plusieurs ont cru se reconnaître en Trémolo. La conscience, quand elle est délicate, vous joue parfois de ces mauvais tours. Et pendant ce temps le vrai, l'unique Trémolo que nous ayons vu, s'est tenu bien coï tout au fond du laboratoire où il prépare ses drogues, car il est apothicaire.

Comment notre ami, qui ne manie que des armes métalliques a-t-il pu se croire incarné, même partiellement, en la personne tréculante de l'estimable marchand de salsepareille?

Nous n'en serions pas plus surpris que cela, toutefois, si pour châtier notre impertinence présumée, l'ami dont nous parlons n'avait cru pouvoir se lancer, la dague au poing, contre le Trésorier Général du temps de Santos qui payait tout sans sourcilier. Est-il bien sûr de ne pas forcer sur ce point la note et de ne pas être injuste? Est-il bien sûr que l'honnête homme qui sortit plus tard pauvre du pouvoir, non sans grand mérite, comme il le reconnaît loyalement, ait «tout payé», au temps de Santos, et surtout «sans sourcilier»? L'assertion est au moins un peu téméraire, car d'aucuns prétendent—et on les dit bien renseignés—que don Thomas francha les sourcils plus d'une fois et qu'on dut s'adresser directement à la Caisse de la Douane en maintes occasions pour ne pas se heurter à son refus ou à sa démission.

Notre ami veut bien, malgré ses griefs, fondés ou imaginaires, reconnaître que M. Gomensoro vaut infiniment mieux que la plupart de ses concitoyens, mais, dit-il, «je n'en ferai pas une idole».

Tout était adoré dans le siècle païen; Par un excès contraire, on n'adore plus rien.

Pas plus que notre ami nous n'avons le goût des idoles, à moins qu'elles ne soient d'un autre sexe et taillées sur le patron des vierges héroïques, des beautés sublimes ou des tendresses infinies. Mais qui donc a voulu nous incliner à l'idolâtrie au sujet de M. Gomensoro? Est-ce donc être idolâtre que de s'incliner avec respect devant le vieillard majestueux et simple qui vaut infiniment mieux que la plupart de ses concitoyens? Faut-il, parce que le soleil est vieux et qu'il a des tâches, décréter l'ingratitude pour la lumière et la chaleur que nous portent ses rayons? Ne serait-ce pas pousser un peu loin le raffinement et le scepticisme?

Faut-il discuter maintenant avec le pseudo-Trémolo dont nous avons la lettre sous les yeux la question relative à la dose de courage qu'il a fallu pour rester sourd naguère à l'invitation du Comité Colorado et garder ouvertes les portes de son magasin?

La chose a perdu de son intérêt politique, mais elle reste philosophiquement intéressante.

Ce n'est pas nous qui nierons qu'il a fallu du courage pour prendre cette attitude. Non pas, assurément, que nous croyions que l'impertinence de langage de tel ou tel de nos confrères ait pu inquiéter personne. Mais il en fallait un peu pour froisser une partie non négligeable de sa clientèle, et il en fallait beaucoup, beaucoup, pour accepter de sembler s'affilier ainsi à une collectivité à qui la possession

ne les dérangeait que de temps à autre une poulieuse petite mendiant, debout devant eux. Elle marmottait un patois baroque, et par les ouvertures des haillons paraissait, un mince corps jaune et déjà formé. Elle s'éloignait avec de grands saluts, serrant une pièce d'argent dans ses doigts merveilleux, et ses pieds de faiblesse avaient l'air de palper la poussière.

Harlon comparait cette maigre bohémienne à son aïeule, non pas assez renaissante pour l'inquiéter, mais dont il éprouvait à nouveau de courtes atteintes périodiques: «Cela me prend sans cause, ma chérie, et je te demande de me pardonner. Tu souris ou, plus belle encore, tu lisses bandeaux avec mélancolie, ou bien un reflet, un souffle d'air, la couleur de ta robe me rappellent Cordoue et nos tourments. Aussitôt se retrace en mon cœur la phrase fatale: «Si pourtant elle n'avait menti? Ce soupçon se tient devant moi comme la petite pauvre avec ses membres délicats. Il est grêle, assez mûr pour troubler les sens. Il a de jolies griffes et son approche est silencieuse.

—Il serait tard pour nous repentir. Même ta fille, je l'aurais aimée; même ta fille, je me saurais donnée à toi. Et je ne regretterais rien.

—Jamais, jamais je ne pourrai reprendre la vie habituelle.

—Il le faudra pourtant, Guillaume. Il le faudra réintégrer ton logis, ta fem-

me, ton fils, ton hôpital et tes malades. Il faudra nous parler avec respect, redevenir ce que tu redoutes, ce qui t'a si longtemps désespéré... Quelle comédie! Il faudra, vers le soir, nous baisser au front cérémonieusement, coucher chacun dans notre chambre.

—Je perdrai la raison.

—Non, car je suis adroite, et mes russes... Parfois, le croyant abandonné, n'ayant eu de moi que des regards insignifiants, tu entendras la porte glisser sans bruit et tu me retrouveras plus passionnée que jamais, et plus belle... La Suzanne qui t'a vu pleurer, dormir et criser... La Suzanne que tu ne respectes rien. Ce seront de curieux contrastes. Le coq chante et je m'évade. Dans la salle à manger de mosaïque, nous nous saluons au déjeuner, pleins de convenances et d'hypocrisie. Nos rôles sont compliqués. Cousine pour tous, ta fille pour Marie et Liaurancie; et pour toi... pour toi...

Elle achevait sa phrase par un rire discordant. Puis son visage changea. Elle devint très sérieuse et, regardant les flots incendiés: «Voici ta rivale, la mer. Je l'aime autant que toi. Quand nous serons sur elle, tu jouiras d'une tendresse partagée.»

Ils s'embarquèrent une semaine plus tard. Sur le steamer «Memphis», qui faisait voile pour Alexandrie, avec escales à Alger et à Tunis, ils occupèrent deux cabines contiguës. De char-

mantes misses aux yeux bleus, des

«Chacun est libre, après tout,» nous écrit encore notre ami avec une chaleur digne de meilleure cause.

Assurément, et non pas après tout mais avant tout; chacun est libre, c'est notre principe; mais ce n'est pas celui des gouvernements à qui on fit plaisir en refusant de s'associer à la manifestation en l'honneur de Gomensoro.

Chacun est libre, mais il ne s'ensuit pas que l'usage qu'on fait de sa liberté soit toujours également judicieux. Nous ne nous scandalisons pas, quant à nous, que tel ou tel de nos amis, nous ait lâché en cette circonstance; nous regrettons seulement qu'ils aient fait de leur liberté un usage que nous estimons fâcheux, car il a pu tromper sur leurs véritables sentiments ceux qui ne les connaissent pas et encourager l'aveugle obstination qui nous accule tous à une situation désespérante.

Reste la question de savoir si Trémolo—l'excellent potard dont nous avons noté les variations en mi bémol est raison, l'autre jour, de s'abstenir. Notre ami dit oui; nous persistons à croire le contraire.

Pour lui, Trémolo a eu raison parce que l'expérience a dicté sa conduite et qu'il connaît les hommes. Ce qui revient à dire, Poul, mon très cher, que tu es un néné qui ne sait rien des hommes ni des choses, un ingénu, un simplet, un crétin, — mon amitié pour toi, gros Poul, m'empêche seule d'ajouter un imbecille.

Poul a pourtant la perception très nette d'un état d'esprit qui ne comporte point tant d'ingénuité ni de candeur. Il sait parfaitement que les luteurs d'aujourd'hui, vainqueurs de demain, oublieront pour la plupart les services que Poul et ses amis pourront avoir prêtés à leur cause.

Mais Poul est philologue; Poul se résigne d'avance à être regardé par dessus l'épaule—quelques-uns auront besoin d'échasses—par ses amis de la veille.

Poul ne bataille pas pour croquer lui-même les marrons, si fort qu'il en aime quand ils sont rôtis à point et arrosés de bon vin blanc.

Poul et les ingénus de son espèce

combattent pour un idéal du profit, de sagesse, de justice, de droit républicain et de loyauté démocratique. Les ingratitude les laissent froids, la déception n'a pas de prise sur eux.

Mais notre ami ne croit-il pas qu'il en fallait quelque chose aussi pour braver les rancunes que la participation à la manifestation ne pouvait manquer de susciter, rancunes bien autrement dangereuses que celles des clients ordinaires, car elles ont à leur service les mille moyens de vexations dont la police et les pouvoirs publics disposent constamment contre leurs blasphémateurs?

Comment notre ami, si prompt à signaler une malencontreuse sortie d'un journal, qui resta seul sur ce terrain, que de plusieurs de nos confrères désavouèrent ou blâmèrent aussitôt, semble-t-il ignorer le placard comminatoire apposé nuitamment avec une profusion caractéristique, sur tous les murs de la ville? Les menaces du flic et de la police ne sont-elles pas autrement graves que celles d'une feuille «calleur», suivant la jolie expression dont le très catholique sénateur Bauza pourrait revendiquer la paternité?

Poul.

LA DEMOCRATIE PAYSANNE

II

Mais l'enquête apprendra bien d'autres choses à nos réformateurs en veine de s'instruire. Ils reconnaîtront qu'aujourd'hui, forcément, les conditions de la lutte sont telles que, pour être rémunératrices, certaines cultures doivent se faire en grand. Cela exige des capitaux et un outillage perfectionné. De grands domaines devront se reconstituer et la force des choses créera une nouvelle féodalité anonyme, pour laquelle les paysans seront contraints de travailler, sans espoir de jamais devenir propriétaires à leur tour. Ils n'auront alors rien à envier aux verriers d'Albi, astreints à l'observation du règlement draconien que l'on sait. On conçoit, en effet, très bien qu'il faut moins de temps et de main-d'œuvre pour cultiver une pièce de terre de dix hectares d'un seul tenant que vingt parcelles représentant la même contenance. Une grande surface permet l'usage des machines à défoncer, de semences, faucheuses, moissonneuses, etc., dont l'emploi est trop onéreux pour la petite culture.

Mais heureusement toutes les terres ne présentent pas la même composition, ni la même exposition, ni la même configuration, ni la même fécondité. Et, de même, toutes les cultures ne demandent pas les mêmes soins. Certaines ont surtout besoin de main-d'œuvre et permettent au paysan de travailler lui-même sa propre terre. De même qu'il y a des industries qui seront toujours exercées par de petits industriels à côté des grandes usines, il y aura des cultures réservées aux petits cultivateurs, à côté des grands domaines.

On se demande comment sera le collectivisme pour étendre son niveau égalitaire sur des conditions aussi diverses.

Mais ceci est connu de tous: il est vrai que les hommes politiques qui parlent de tout, peuvent l'ignorer, car ils se trompent souvent.

Ainsi, je ne sais lequel de nos législateurs a, un jour, représenté à la tribune, la culture de l'olivier comme ne donnant aucune peine. Le moindre paysan lui aurait pourtant appris que l'olivier exige de nombreuses

opérations à bras. Il faut bêcher les pieds sans entamer les racines, enlever les rejets, tailler les branches tous les ans et cueillir les olives à la main afin de ménager les bourgeons porteurs des récoltes futures. Cette dernière besogne est effectuée par des femmes qui sont payées soixante-quinze centimes par jour, ce qui est peu. Et cependant, malgré la modicité de ce salaire, dans certaines contrées, les propriétaires ont plus d'avantage à abandonner la récolte que de la faire cueillir. Par conséquent, si les socialistes veulent arrêter la destruction complète des plantations d'oliviers, ils doivent trouver une machine intelligente capable de bêcher les oliviers, de les tailler en choisissant les branches qu'il faut enlever, et de cueillir les fruits sans endommager les rameaux. Une fois qu'ils auront ainsi réduit les frais de main-d'œuvre la culture de l'olivier pourra devenir rémunératrice.

Mais, ainsi qu'on le voit, il est nécessaire que le «machinisme agricole» rende un certain nombre de bras inutiles.

Contre la peste bubonique. A la date du 19 janvier dernier le gouvernement français a lancé le décret suivant:

Art. 1er.—Est interdite jusqu'à nouvel ordre l'importation en France et en Algérie des drilles, chiffons, linges de corps, hardes, vêtements portés et

enfants à la chair de lait et quelques rares poitrinaires s'asseyant aux deux longues tables couvertes de pickles et de bouteilles d'ale.

Le doux et gros capitaine à barbe blonde, master Stuart, et son second président, affables aux baby et aux mamans, surveillant le service et s'abstenant quand les réclamait la manœuvre. Le matin, master Stuart parcourait le pont dans un complet de couleur tendre et renseignait chacun sur le vent, la marée, sur le menu, satisfait, avec une bonhomie souriante, l'insatiable curiosité des passagers.

«Quelle différence avec notre Espagne! disait Suzanne, nonchalante dans un confortable fauteuil d'osier, en face de la Méditerranée d'un bleu ardent et pur, d'un bleu de pierre et toute pailletée de soleil. Une douce brise faisait palper les tentes.

—Certes, répliqua Guillaume qui inspectait le large avec sa lunette. Mais l'Espagne était plus pittoresque.

—Tu sembles rêveur, o mon maître et mon roi.

Vois ceci, que j'ai trouvé au fumoir. Il lui tendit un fragment de journal qu'elle dut défendre contre le vent. Elle lut tout haut, s'interrompant pour rire: «Les bruits touchant la disparition du célèbre professeur Harlon, bruits dont nous nous étions fait l'écho hier, sont démentis par la famille même de l'intéressé.» — Quel style, grands dieux! — Un de nos collaborateurs s'est en effet rendu rue de Gre-

opérations à bras. Il faut bêcher les pieds sans entamer les racines, enlever les rejets, tailler les branches tous les ans et cueillir les olives à la main afin de ménager les bourgeons porteurs des récoltes futures. Cette dernière besogne est effectuée par des femmes qui sont payées soixante-quinze centimes par jour, ce qui est peu. Et cependant, malgré la modicité de ce salaire, dans certaines contrées, les propriétaires ont plus d'avantage à abandonner la récolte que de la faire cueillir. Par conséquent, si les socialistes veulent arrêter la destruction complète des plantations d'oliviers, ils doivent trouver une machine intelligente capable de bêcher les oliviers, de les tailler en choisissant les branches qu'il faut enlever, et de cueillir les fruits sans endommager les rameaux. Une fois qu'ils auront ainsi réduit les frais de main-d'œuvre la culture de l'olivier pourra devenir rémunératrice.

Mais, ainsi qu'on le voit, il est nécessaire que le «machinisme agricole» rende un certain nombre de bras inutiles.

ECHOS DE PARTOUT

Comme les dieux, les phoques s'en vont.

Un journal de Saint-Petersbourg vient de publier une statistique des plus alarmantes au sujet de la pêche du phoque et de la disparition progressive de cet amphibie dans l'océan Pacifique. On sait que les pêcheries de phoques dans la mer de Behring et dans l'océan Pacifique sont placées sous le contrôle de la Russie, du Japon et des Etats-Unis d'Amérique.

Cependant c'est à Londres que se tient le principal marché. Et l'on se plaint amèrement en Russie de l'absence de scrupules avec laquelle les agents de commerçants anglais se procurent l'énorme quantité de peaux de veaux marins qui se débitent chaque année sur la place de Londres: on estime que les deux cinquièmes des phoques pêchés par les braconniers anglais sont massacrés en pure perte.

Depuis que ces manœuvres frauduleuses ont pris une pareille extension, on remarque une diminution considérable dans le produit des pêcheries autorisées: en 1891, 1892, 1893, les pêcheurs russes capturaient en moyenne 30,000 phoques par an; ce chiffre s'est abaissé, pendant ces trois dernières années, à 14,000. L'année dernière, les pêcheurs réguliers de la Russie, du Japon et des Etats-Unis ont tué ensemble 53,000 phoques, tandis qu'on a vendu, sur le marché de Londres, 113,000 peaux de veaux marins. Sur ce total, 60,000 peaux provenaient par conséquent de braconnages. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si la valeur de ces peaux s'est immédiatement abaissée de 75 et 100 fr. qu'elles valaient naguère, à 55 ou 60 fr. qu'elles valent aujourd'hui.

Les valeurs étrangères se partagent de la manière suivante:

Milliards

Fonds d'Etat. 12

Valeurs industrielles. 8

On a pu déterminer assez exactement la classification des valeurs françaises en valeurs nominatives ou au porteur.

Les valeurs nominatives s'élèvent à 35 milliards et demi, dont 19 milliards et demi de rentes et 16 milliards d'autres valeurs.

Les valeurs au porteur représentent un total de 25 milliards, dont 6 milliards et demi pour les rentes et 18 milliards et demi pour les autres valeurs.

Quand aux valeurs étrangères, on n'a pu arriver à une classification précise; mais il y a certitude qu'elles sont en général au porteur.

Les journalistes anglais d'autre-

fois:

On attribue parfois aux gens de lettres des mœurs relâchées et un trop grand attachement aux biens ter-

restes.

Quelque ironie plutôt... La durée probable de mon voyage... Sept ou huit mois...

Le médecin ambulancier. Le cher ami deviendrait-il bébé? Ceci est plus sérieux. Nons y sommes: «Je ne te parle que par acquit de conscience des points qui circulent à ton sujet. On t'accuse d'avoir enlevé une danseuse, de l'être sauvé clandestinement avec la fortune de la femme et quelqu'un prétend l'avoir vu sur le port de Lisbonne en compagnie de la drôlesse. Les mêmes gens bien renseignés affirment qu'une instance en divorce... etc... etc... Ouf! ce n'était que ridicule.

—Je le savais bien.

—Tu es magicienne. Cherchons si une lettre postérieure... Celle de François d'abord. Lis-la. Elle est pour toi. La dernière reçue est de Marie.

—Oh!... s'écria Suzanne dès les premières lignes.

Son visage exprima la stupeur, et, d'un mouvement bien féminin, elle se débattait à sa ceinture.

—Quoi donc?

—Ecoute ceci: «Ma Suzanne sublime et bien-aimée, consine de rêve et de soleil, maman va t'écrire les tragiques détails de la mort de Mme Méderve. Moi je ne veux point t'attrister. Sache seulement que je t'adore, qu'à chaque minute... vite, vite, Guillaume. Celle de Marie.

(A suivre).

27 FEUILLETON

SUZANNE

PAR

LEON DAUDET

Elle se tordait dans un grand baiser. De triomphantes fanfares retentirent. Tambours et bug-pipes stridents rythmèrent la marche des highlanders. En bas, au bout de la rue, on voyait leurs mollets alertes, leurs jupes rayées, leurs bonnets de laine. C'était l'heure où sur le monde entier s'affirmait la puissance anglaise, la race de poètes et de héros, la race indomptable de commerce et d'aventures, qui tient le globe dans ses mains soignées et peuple les déserts d'hommes intrépides aux clairs regards. Le roc trembla d'une décharge brusque. Devant la mer et devant la terre, la hauteaine Gibraltar ferma ses portes.

Les jardins de l'Alameda ne sont qu'une bande étroite de végétation; mais à travers les aiguilles des pins, les glaives inaltérables des palmiers, on aperçoit la baie et les navires. Suzanne et Guillaume venaient là dans la matinée. Brisés d'une fatigue délicate, ils se chauffaient au soleil de l'hiver et ils oubliaient la saison. Rien

ne les dérangeait que de temps à autre une poulieuse petite mendiant, debout devant eux. Elle marmottait un patois baroque, et par les ouvertures des haillons paraissait, un mince corps jaune et déjà formé. Elle s'éloignait avec de grands saluts, serrant une pièce d'argent dans ses doigts merveilleux, et ses pieds de faiblesse avaient l'air de palper la poussière.

Harlon comparait cette maigre bohémienne à son aïeule, non pas assez renaissante pour l'inquiéter, mais dont il éprouvait à nouveau de courtes atteintes périodiques: «Cela me prend sans cause, ma chérie, et je te demande de me pardonner. Tu souris ou, plus belle encore, tu lisses bandeaux avec mélancolie, ou bien un reflet, un souffle d'air, la couleur de ta robe me rappellent Cordoue et nos tourments. Aussitôt se retrace en mon cœur la phrase fatale: «Si pourtant elle n'avait menti? Ce soupçon se tient devant moi comme la petite pauvre avec ses membres délicats. Il est grêle, assez mûr pour troubler les sens. Il a de jolies griffes et son approche est silencieuse.

—Il serait tard pour nous repentir. Même ta fille, je l'aurais aimée; même ta fille, je me saurais donnée à toi. Et je ne regretterais rien.

—Jamais, jamais je ne pourrai reprendre la vie habituelle.

—Il le faudra pourtant, Guillaume. Il le faudra réintégrer ton logis, ta fem-

me, ton fils, ton hôpital et tes malades. Il faudra nous parler avec respect, redevenir ce que tu redoutes, ce qui t'a si longtemps désespéré... Quelle comédie! Il faudra, vers le soir, nous baisser au front cérémonieusement, coucher chacun dans notre chambre.

—Je perdrai la raison.

—Non, car je suis adroite, et mes russes... Parfois, le croyant abandonné, n'ayant eu de moi que des regards insignifiants, tu entendras la porte glisser sans bruit et tu me retrouveras plus passionnée que jamais, et plus belle... La Suzanne qui t'a vu pleurer, dormir et criser... La Suzanne que tu ne respectes rien. Ce seront de curieux contrastes. Le coq chante et je m'évade. Dans la salle à manger de mosaïque, nous nous saluons au déjeuner, pleins de convenances et d'hypocrisie. Nos rôles sont compliqués. Cousine pour tous, ta fille pour Marie et Liaurancie; et pour toi... pour toi...

Elle achevait sa phrase par un rire discordant. Puis son visage changea. Elle devint très sérieuse et, regardant les flots incendiés: «Voici ta rivale, la mer. Je l'aime autant que toi. Quand nous serons sur elle, tu jouiras d'une tendresse partagée.»

Ils s'embarquèrent une semaine plus tard. Sur le steamer «Memphis», qui faisait voile pour Alexandrie, avec escales à Alger et à Tunis, ils occupèrent deux cabines contiguës. De char-

me, ton fils, ton hôpital et tes malades. Il faudra nous parler avec respect, redevenir ce que tu redoutes, ce qui t'a si longtemps désespéré... Quelle comédie! Il faudra, vers le soir, nous baisser au front cérémonieusement, coucher chacun dans notre chambre.

—Je perdrai la raison.

—Non, car je suis adroite, et mes russes... Parfois, le croyant abandonné, n'ayant eu de moi que des regards insignifiants, tu entendras la porte glisser sans bruit et tu me retrouveras plus passionnée que jamais, et plus belle... La Suzanne qui t'a vu pleurer, dormir et criser... La Suzanne que tu ne respectes rien. Ce seront de curieux contrastes. Le coq chante et je m'évade. Dans la salle à manger de mosaïque, nous nous saluons au déjeuner, pleins de convenances et d'hypocrisie. Nos rôles sont compliqués. Cousine pour tous, ta fille pour Marie et Liaurancie; et pour toi... pour toi...

Elle achevait sa phrase par un rire discordant. Puis son visage changea. Elle devint très sérieuse et, regardant les flots incendiés: «Voici ta rivale, la mer. Je l'aime autant que toi. Quand nous serons sur elle, tu jouiras d'une tendresse partagée.»

Ils s'embarquèrent une semaine plus tard. Sur le steamer «Memphis», qui faisait voile pour Alexandrie, avec escales à Alger et à Tunis, ils occupèrent deux cabines contiguës. De char-

mantes misses aux yeux bleus, des

enfants à la chair de lait et quelques rares poitrinaires s'asseyant aux deux longues tables couvertes de pickles et de bouteilles d'ale.

Le doux et gros capitaine à barbe blonde, master Stuart, et son second président, affables aux baby et aux mamans, surveillant le service et s'abstenant quand les réclamait la manœuvre. Le matin, master Stuart parcourait le pont dans un complet de couleur tendre et renseignait chacun sur le vent, la marée, sur le menu, satisfait, avec une bonhomie souriante, l'insatiable curiosité des passagers.

«Quelle différence avec notre Espagne! disait Suzanne, nonchalante dans un confortable fauteuil d'osier, en face de la Méditerranée d'un bleu ardent et pur, d'un bleu de pierre et toute pailletée de soleil. Une douce brise faisait palper les tentes.

—Certes, répliqua Guillaume qui inspectait le large avec sa lunette. Mais l'Espagne était plus pittoresque.

—Tu sembles rêveur, o mon maître et mon roi.

Vois ceci, que j'ai trouvé au fumoir.

Il lui tendit un fragment de journal qu'elle dut défendre contre le vent. Elle lut tout haut, s'interrompant pour rire: «Les bruits touchant la disparition du célèbre professeur Harlon, bruits dont nous nous étions fait l'écho hier, sont démentis par la famille même de l'intéressé.» — Quel style, grands dieux! — Un de nos collaborateurs s'est en effet rendu rue de Gre-

1

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armería, Cuchillería, Quincallería y Platina

VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES-MONTEVIDEO

LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

De tabacos, cigarros y cigarrillos

- DE -

JULIO MAILHOS

AVENIDA GENERAL RONDRU 351 A 353, DEPOSITO GENERAL Y OFICINA: CALLE 18 DE JULIO NUMERO 47

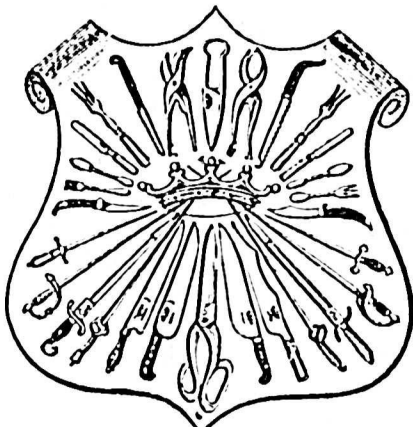
MONTEVIDEO

ARMERIA ORIENTAL

DE VERNINK Y DESTEVES

CALLE ITUZAINGO NUMERO 129

MONTEVIDEO



Coutellerie fine, française et anglaise. Armes et cartouches de tous systèmes. Fourneaux perfectionnés au pétrole, sans odeur ni fumée. Grand assortiment de lampes. Machines à coudre, Singer légitimes. Orfèvrerie Christofle. Variété d'articles pour cadeaux.

DESTILERIA DE SAINT MARCELLIN

- DE -

ROMAIN DUTRUC

ISERE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Único inventor del renombrado to "Los Mandarinos". Unico concesionario del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases. Unicos representantes para la República Oriental del Uruguay: A. BÉDUCHAUD & HIJOS, calle Cámaras 50 A. Los siguientes productos de la acreditada destilería Dutruc, se hallan en todos los principales cafés y confiterías de la capital. Cognac Chateau des Vignes, Rhum, San Luis, Ajenjo Romain Dutruc. Licor de té a los mandarinos, de venta en el ALMACEN MARSELLAIS de Martin Catalogue.

284-25 de Mayo-284

MONTEVIDEO

BAÑOS DEL TEMPLO

DE

Agusto Gebelin

20-CALLE CAVELONES-20

SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MÚTUOS

PRECIOS CORRIENTES

	UNO	DOCENA
Baño higiénico, con ropa	\$ 0,30	\$ 3,20
sin ropa	\$ 0,24	\$ 2,60
Baño de almidón, con ropa	\$ 0,40	\$ 4,20
sin ropa	\$ 0,36	\$ 3,80
Baño de afrecho, con ropa	\$ 0,40	\$ 4,20
sin ropa	\$ 0,36	\$ 3,80
Baño alcalino, con ropa	\$ 0,40	\$ 4,20
sin ropa	\$ 0,36	\$ 3,80
Baño sulfuroso, con ropa	\$ 0,40	\$ 4,20
sin ropa	\$ 0,36	\$ 3,80
Baño de ducha escocesa, con ropa	\$ 0,40	\$ 4,20
sin ropa	\$ 0,36	\$ 3,80
Baño de ducha fría y lluvia, con ropa	\$ 0,30	\$ 3,20
sin ropa	\$ 0,24	\$ 2,60
Baño medicinal	Condicional	

97

JULES MARY

LA JOLIE BOITEUSE

CHAPITRE II

La Carte à Payer

—Je ne suis pas fâchée, dit-elle en souriant.
Mais il secoua la tête, murmurant:
—Ce n'est pas cela... je vous en prie, encore un mot.

—Je vous écoute.
—Ainsi, c'est bien vrai ce que vous disiez tout à l'heure?
—Quoi donc?
—Ce n'est pas une défaite, ni un mot en l'air pour pouvoir refuser plus facilement l'offre de mon oncle?...
—Quoi donc, encore une fois?
—Elle se retourna tout à fait, lui faisant face et le regardant.
Il fut intimidé.
Pourtant, elle n'avait pas l'air terrible, et s'il avait eu plus de sang-froid il eût compris qu'elle l'encourageait à parler.
Il s'y décida par un violent effort de sa volonté.
—Vous aimez quelqu'un!
—Oui... vous l'avez entendu...
—Je ne le croyais pas...
—Pourquoi?

—Je ne sais... pardon!... je suis fâché... et celui-là, sans doute, vous aime? Car peut-on vous voir sans vous aimer éperdument.
Elle pâlit, pourtant ne perdit pas son sang-froid, et souriant:
—De vous à moi, dit-elle, ces questions pourraient paraître étranges si on les entendait. Heureusement nous sommes seuls... Et puis, il me plaît de vous répondre... J'aime, mais on ne m'aime pas!
—Est-il possible?
—Cela est.
—C'est qu'on ignore votre amour...
—Peut-être, mais je suis trop fière pour le laisser voir...
Et elle se dirigea de nouveau vers la porte.
Claude était si tremblant qu'il s'acc-

coudait à un fauteuil pour ne pas tomber.
Certe fois, il ne fit pas un geste pour retenir la jeune fille.
Seulement, comme elle allait sortir, il l'appela doucement:
—Céleste!
Elle tressaillit; puis un sourire, mais un sourire de triomphe, illumina son visage.
—Céleste! dit-il de nouveau, avec un mouvement de bras, comme s'il eût voulu la presser sur son cœur.
Et il lui prit les deux mains, ajoutant:
—Céleste, je vous aime, ne l'avez-vous point deviné? Vous venez de me faire la plus grande douleur de ma vie.
Elle hochait doucement la tête sans cesser de sourire— et toujours simplement—comme un instant auparavant

lorsqu'elle avait déclaré au général qu'elle ne pouvait l'aimer parce qu'une affection emplissait son cœur:
—Mais moi aussi, je vous aime, dit-elle... et il fallait être aveugle comme vous pour ne pas l'avoir deviné...
Il chancela, comme s'il avait reçu un coup violent en pleine poitrine... Et avec une joie infinie:
—Alors, cet amour dont vous parliez tout à l'heure?
—Eh! c'est de vous qu'il s'agissait... Pouvez-vous vraiment forcer votre aveu? Et puisque vous ne me disiez rien, puisqu'au contraire vous paraissiez vous donner comme tâche de me prouver votre indifférence n'étais-je pas autorisée à croire que vous n'aviez jamais songé à moi?
—Ah! Céleste, je vous ai aimée du premier jour où je vous ai vue!... Vous me rappelez? c'était ce matin de

chasse, où mes chiens avaient mené dans votre par couvert un sanglier blessé par Jeannot et par moi...
—Oui, je me souviens de tout!
—Depuis ce jour-là, j'ai pensé à vous, Céleste.
—Et moi aussi, je vous ai aimé tout de suite. Avez-vous oublié que deux fois je vous ai demandé votre protection, à vous que je ne connaissais pas, cependant, comme si, d'instinct, j'avais prévu votre affection.
—Oui, et j'en ai pas compris.
—Pouvez-vous deviner les crimes atroces qui se préparaient et les attentats infâmes dont j'ai failli être victime?

(A suivre).

ALMACEN Y BODEGA SARANDI

DOMECQ & PEIRANO

276-CALLE SARANDI-276

Bonbons fins de Paris, Bombonnières marrons, Pralines, Chocolats, Fruits confits, Fruits au jus. Vin de Quinquina au Malaga, Chinowa vin apéritif et tonique a base de kola.

NOTA—Aux personnes dont l'estomac n'est pas dans des conditions normales, nous recommandons tout spécialement le Chinowa; ce n'est pas un remède, mais un apéritif nouveau dont on fait les plus grands éloges.

PORCELAINES ET CRISTAUX

TELÉFONOS: COOPERATIVA Y URUGUAYA

MUEBLERIA Y TAPICERIA

- DE -

B. CAVIGLIA Y HERMANO

328-CALLE 25 DE MAYO-328

Esta casa introductora, la más importante y más surtida en muebles finos y ordinarios avisa al público que tiene todavía para LIQUIDAR. Muebles fabricados en el país, alfombras, pianos, espejos dorados, sillas de Viena, Fischel, etc., etc. Especialidad en muebles macizos para campaña. Ventas al por mayor y al por menor en depósito y despachados.

LICEE CARNOT

41 -- RUE MERCEDES -- 41

DIRECTEUR LOUIS PARDES

L'enseignement est divisé en trois parties: 1. enseignement primaire supérieur; 2. enseignement commercial; 3. enseignement universitaire.
La méthode d'enseignement est essentiellement française; les cours se font simultanément en français et en espagnol; les élèves parlent français en récréation.
Les langues enseignées sont le français, l'espagnol, l'anglais, l'italien.
Le directeur du Lycée s'est assuré le concours de professeurs de notoire compétence, afin de pouvoir donner aux enfants et aux jeunes gens qui lui seront confiés, l'instruction complète que réclame leur avenir.
Les pensionnaires et demi-pensionnaires admis dans l'établissement sont traités comme en famille.
Cours de peinture, dessin, architecture, etc., etc. par le professeur M. Alame de 8 à 10 h. du soir.

MONTEVIDEO

DOS AMERICANOS

ELABORACION

DE CAFÉ

VAPOR

TOASTACION

DE CAFÉ

CONCENTRADO

ECONOMIA

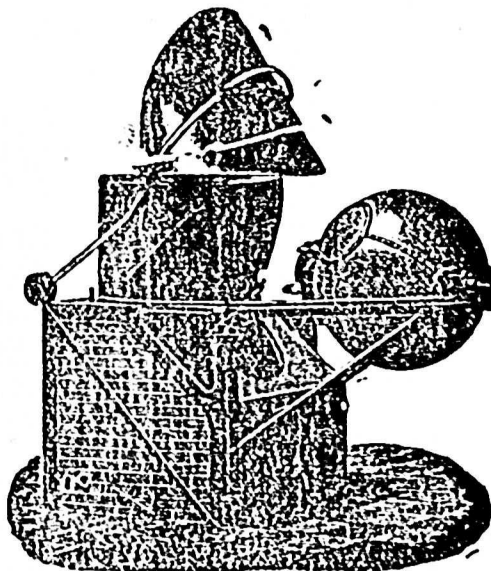
DE LOS DOS

196-Arapey-196

TELÉFONO-MONTEVIDEO

NUM. 10

ESTABLECIMIENTO



VENTAS

POS MAYOR Y MENOR

ESPECIALIDAD

EN

CARBS FINOS

PARA

FAMILIAS

ECONOMIA

DE LOS DOS

196-Arapey-196

TELÉFONO-MONTEVIDEO

NUM. 10

MODES DE PARIS

MAISON FRANÇAISE

- DE -

Mme. C. Desvignes

MÉDAILLÉ D'OR
EXPOSITION UNIVERSELLE
PARIS 1879

232-SARANDI-232

MAISON FONDÉE
PAR MME. DESVIGNES

MONTEVIDEO

MAISON A PARIS

Madame Desvignes préviens sa nombreuse clientèle qu'elle reçoit de Paris tous les modes des capotes et chapeaux de la dernière création ainsi que les articles de nouveauté concernant la Mode.

P. S. N. C.

Pacific Steam Navigation Company

Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacífico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

OROPESA

Capitan: — J. Richards

Saldrá el 13 de Marzo de 1897

Para Rio Janeiro, San Vicente, Lisboa, Vigo, La Pallice, (La Rochelle) y Liverpool.

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJES

PASAJES A VIGO EN 3ª CLASE \$30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

La Compañía expide pasajes para los siguientes puntos de España,

Vigo, Coruña, Alvaedo, Santander,

Carril, Ferrol, Gijón, Bilbao.

WILSON, SONS & Co. LIMITED

AGENTES

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 314

BUENOS AIRES

Calle Reconquista 305

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

Gran Hotel del Parque Giot

EN COLON

DIRIGIDO POR

ALBANELL & RAYMOND

Los que suscriben participan al público haber tomado el Hotel Parc Giot, en Colon, y que de comun acuerdo con la Compañía del F. C. del U. han establecido, el pasaje de ida y vuelta, tramway de la estación Colon al Hotel y vice versa, y un almuerzo o comida confortable por el módico precio de un peso oro por persona. Esperando la nueva empresa la protección del público se suscriben.

At. y SS. S.

Albanell y Raymond.

FABRIQUE D'EAUX DE SELTZ ET LIMONADES AUTHENTIQUES

BENVENUTO HERMANOS

245B - Rue Buenos-Ayres - 245B

SERVICE SPECIAL POUR CAFÉS ET FAMILLES A DOMICILE

PRIX RÉDUITS

MONTEVIDEO

"L'UNION"

COMPAGNIE D'ASSURANCE FRANÇAISE CONTRE L'INCENDIE

FONDÉE EN 1828

AU CAPITAL DE 10.000.000 DE FRANCS

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA REPUBLIQUE O. DE L'URUGUAY

169-CERRITO-169

INSTITUT CARNOT

201-RUE ITUZAINGO-21031

MONTEVIDEO

Dirigé par monsieur et madame E. de Sépibus

L'enseignement de l'Institut Carnot comprend:
1. Enseignement primaire, supérieur et complémentaire. (Programmes des Ecoles primaires de France).
2. Enseignement commercial, divisé en trois cours, selon le Programme de l'Ecole supérieure de commerce de Paris.
3. Enseignement secondaire ou universitaire: ingreso et bachillerato. (Programmes des cours de l'Université).
4. Idiomes: français, espagnol, anglais, allemand et italien, etc.
5. Cours divers du soir pour les adultes.
6. Dessin: linéaire et d'ornement, géométrique et industriel.
7. Musique vocale et instrumentale.

REMARQUES

1. L'établissement reçoit à des prix modérés des Pensionnaires et externes.
2. Il n'y a pas de vacances annuelles.
3. Les classes fonctionnent tous les jours non fériés de la semaine, à l'exception du samedi soir.
4. Madame de Sépibus, ancienne directrice, continue son collège de filles, et donne des leçons particulières de français, d'anglais et d'allemand.